

L'art du roman américain

Nombreux sont les écrivains français (et tout particulièrement de ma génération) à s'être nourris de culture américaine (et tout particulièrement de littérature). Je me suis souvent demandé (on m'a souvent demandé) : qu'ont-ils de si singulier, revigorant, inspirant ces américains pour avoir à ce point compté ? Car je me souviens intensément, et je ne suis pas le seul, de l'apparition de Carson McCullers, William Faulkner et Truman Capote au cœur de mon adolescence ; je me souviens intensément de la découverte plus tardive de Raymond Carver, Richard Ford, Susan Minot...

Alors REWIND (on m'autorisera pour ce numéro une brèche anglophone !). Je me re-vois au seuil de mes vingt ans. Provincial fraîchement débarqué à Paris, je n'ai qu'une idée en tête : expédier mes études et me consacrer à ce qui constitue ma « colonne vertébrale » depuis l'âge de quinze ans, l'écriture. Je veux publier un roman, en faire ma vie, pari de haute voltige, mais je suis aussi déterminé qu'inconscient. Je n'échappe évidemment pas à la constitution de « modèles ». La figure la plus marquante, en l'occurrence, restera l'américaine Carson McCullers. Parce que je découvre chez elle un miroir aussi perturbant qu'exaltant. Une version féminine de moi-même : soit une adolescente mal dans son corps et dans l'étroitesse du sud des États-Unis ; Carson fomenta le projet de fuir sitôt qu'elle pourra, elle veut forcer la vitesse d'exécution du destin et rencontrer le monde, connaître « la vraie vie » ; elle trouve une première échappée dans le piano, puis c'est l'écriture ; elle part enfin à New York et ne tarde pas à publier son premier roman, *Le cœur est un chasseur solitaire*, elle a 23 ans. Une simple transposition en France et je « tombe » tout simplement sur ma jeune biographie. En tous points : petite ville, mal être adolescent classique, piano, écriture, départ vers la grande ville, publication à l'âge de 23 ans, c'est plié, mon double féminin existe, je l'ai trouvé, c'est elle, une américaine donc. Les faits n'ont rien d'exceptionnel, me direz-vous, j'aurais très bien pu dénicher ce miroir en France, mais c'est comme ça : on vit parfois nos premières histoires d'amour à l'étranger, de même on s'invente parfois de troublantes gémellités outre-Atlantique... Bien sûr, ce n'est pas tout et le reflet du miroir n'en finit pas de m'envoyer des signaux lorsque je me plonge dans ses romans ; j'y lis absolument ma propre histoire, tout comme elle-même lisait sa propre histoire chez les russes, comme quoi : « *C'est une sorte de stupeur, car les étés suffocants et paresseux de Russie, les petits villages au fond de la steppe, les grands-pères endormis sur le poêle au milieu des enfants, les hivers blancs de Saint-Petersbourg – tout cela m'est aussi familier que ma ville natale.* » Je pourrais dire, pour ma part, que le Colombus de Carson et les déclinaisons qu'elle en offre dans ses livres me sont étrangement familiers, me rappellent directement à mon enfance et aux pulsions adolescentes qui s'y sont jouées.

Je ne m'en apercevrais que plus tard : mes quatre premiers romans résonnent tous d'un même hommage à cette femme qui m'a raconté qui j'étais. S'en suivront évidemment d'autres américains. Beaucoup d'américains qui – nous sommes à la fin des années 90 – auront cette vertu précieuse : décomplexer l'écrivain. Petit français relativement écrasé par le Panthéon de son histoire littéraire, je dois bien admettre que la littérature américaine aura contribué, dans ces années-là, à ce que je m'autorise à... raconter des histoires. La phrase peut paraître curieuse. Et voilà pourtant ce qui me revient lorsque je repense à mes premières années de publication : j'entends encore des journalistes ou des critiques s'étonner, « Mais comment peut-on encore *raconter une histoire* après le Nouveau Roman et la déconstruction ?! » Chez certains, cette remarque traduisait une désapprobation bien française : à quoi bon un livre qui n'est pas avant tout régi par une démarche formaliste et d'avant-garde ? Chez d'autres, c'était une marque d'admiration et la preuve que l'ampleur du souffle romanesque américain inspirait une fascination bien réelle. Et il n'y a là rien qui me semble obsolète : aussi douée soit-elle pour jouer de sa langue et de ses formes narratives, la littérature américaine *raconte des histoires*, sans complexe, et nous avons été un certain nombre à aller prendre l'air sur ses sentiers romanesques, à respirer son trait « comportementaliste », pas psychologique (mon ami Olivier Adam ne me contredirait pas, je pense). C'est d'ailleurs ainsi que Carson McCullers parlait des écrivains sudistes qu'on a parfois accusés de complaisance : « *Ils ont transcrit ce qu'ils voyaient autour d'eux, la souffrance de la vie, avec autant de précision que possible, sans vouloir jouer les entremetteurs entre la vérité crue et les sentiments du lecteur.* » Voilà une « morale » d'écriture que je n'ai jamais oubliée, me semble-t-il, et qui me guide aujourd'hui encore.

Onze ans après, j'ai toutefois cessé de prendre en grippe le complexe français (qui n'était vraisemblablement que le mien !) et il ne me viendrait plus à l'esprit de renvoyer dos à dos, de façon si sommaire, une littérature formaliste française et une littérature romanesque américaine. Le roman déroule son fil de façon plus subtile de part et d'autre de l'Atlantique. Non, tout ça parle juste de l'écrivain que j'étais et qui aura dû quitter sa famille biologique et s'en réinventer une avant de pouvoir exister en propre. N'est-ce pas là d'ailleurs une définition possible de la sortie de l'adolescence ? L'adolescence des écrivains.

Je repense aux essais théoriques de Kundera qui m'ont également beaucoup nourri dans ces années de formation. L'un d'eux était intitulé *L'art du roman*. Hé bien voilà : il se peut que la littérature américaine ait été, pour nombre d'auteurs de ma génération au moins, un... art du roman.

Arnaud CATHRINE